

HOTEL-DIEU

Nous apprenons qu'un riche particulier de cette ville, décédé récemment, a généreusement doté notre Hôpital, sanctuaire de la charité chrétienne. Bénie soit la main qui contribue au développement, à l'embellissement de cette magnifique maison hospitalière, asile, dans sa population de 400 habitants, de toutes les misères physiques et morales de ce monde et qui revêt cependant, dans ses salles aérées, dans ses cours spacieuses, dans ses jardins délicieux, l'aspect le plus riant et le plus gracieux. Ce n'est plus l'hôpital, c'est l'*Hôtel-Dieu* ; c'est la maison de santé du pauvre, la maison de santé du riche qui vient y prendre sa demeure afin de profiter plus à l'aise du dévouement catholique.

Au milieu des travaux actuellement en cours d'exécution, à l'aspect d'une masse aussi considérable de matériaux entassés sans épargne, par l'ordre des *Sœurs de la Charité*, j'ai entendu quelques voix du dehors qui disaient : C'est du luxe, c'est trop beau pour un hôpital, ... et trop solide aussi, peut-être ?

Rien de trop beau pour orner la maison où le rude travailleur viendra chercher la guérison ; rien de trop élégant pour reposer de leurs fatigues nos pauvres vieillards qui vont y mourir ; rien de trop beau, rien de trop élégant pour le berceau des enfants qui n'ont plus de mère ou qui n'ont pas de père, pour le refuge des infirmes.

Qui donc ose regretter la dépense de quelques milliers de piastres pour agrandir, pour assainir, pour embellir un hôpital. Non, non, ce ne sont plus là les idées de notre temps ; ce ne sont pas les idées de la charité chrétienne qui bâtit des palais pour adoucir la condition des malheureux.

Chaque jour, de cette maison si belle, les saintes filles qui ont renoncé à tous les bonheurs de la terre, quittent ce palais où elles ont tant à faire, pour la visite à domicile ou la veille du pauvre malade, pour panser ses plaies et verser dans son âme les divines consolations. Au besoin, elles y demeurent jusqu'au dernier moment et, quand l'âme s'est envolée, anges de la terre, agenouillées et priant Dieu, soyez sûrs que leur sainte prière aura sur son aile, porté l'âme au ciel.

Non, non, ce n'est pas trop beau !

L'Eglise catholique possède le signe de la sainteté

Quelquefois cependant les missionnaires protestants passent les mers ; mais alors ils ont prudemment soin de chercher les terrains déjà fertilisés par les sueurs des missionnaires catholiques : car, lorsqu'il leur arrive par hasard de s'adresser directement aux païens, ni la protection que le gouvernement leur accorde, ni les sommes considérables dont ils disposent, ne peuvent leur assurer quelque succès. Il en était de même des hérétiques du temps de Tertullien. On lit dans son ouvrage sur la Prescription, c. 42 : " Que dirai-je de la manière dont ils annoncent la parole ? L'instruction des gentils est le dernier de leurs soucis, ils ne songent qu'à tourner la tête aux nôtres. Ils ne mettent pas leur gloire à la conversion des infidèles, mais à la perversion des fidèles ; car leur but n'est pas de maintenir la vérité, mais de la détruire. " On demandait à un calviniste qui revenait des Indes, si les ministres réformés y opéraient aussi des conversions ; à quoi il répondit : " *Nostris prædicantes hoc non possunt ; sed ibi ethnici primum convertuntur ad Christum. per presbyteros papistas : postea à nostris prædicantibus ubi ritum potiuntur, reformatur* " (Wallenburch, *De hist. eccl.*, lib. x, c. 2).

Comment expliquerons-nous cette stérilité ? Si à leur première apparition le mahométisme et à quelques égards aussi le protestantisme se propagèrent avec rapidité, cela s'explique : ces deux religions flattent les passions, et toutes les deux employèrent les armes pour s'étendre ; le protestantisme offrait en outre les trésors de l'Eglise comme un appât pour ceux qui embrassaient le *pur Evangile*. Rien de tout cela ne se présente pour rendre compte de la propagation de la religion catholique. Elle était nouvelle ; elle annonçait des dogmes que la raison ne pouvait comprendre ; elle exigeait que les hommes adorassent comme leur sauveur un homme né d'une race détestée sur la terre, qui durant sa vie avait lutté contre la misère et l'humilité, que ses propres compatriotes avaient fait périr de la mort la plus ignominieuse ; elle imposait aux hommes des lois qui blessaient les inclinations des sens, qui les obligeaient à un combat perpétuel contre eux et à une abnégation qui ne devait épargner ni l'œil ni la main. Elle déclarait que l'idolâtrie était une folie, et elle proscrivait les péchés par lesquels jusqu'alors on avait cru servir les dieux. Une semblable religion devait être un sujet de scandale pour les Juifs, et de dérision pour les gentils.